Jean-Jacques Rousseau

Jean-Pierre Gross

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1548>

DOI : 10.4000/ahrf.1548

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2004

Pagination : 196-199

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Pierre Gross, « Jean-Jacques Rousseau », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 337 | juillet-septembre 2004, mis en ligne le 15 février 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1548> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1548>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Jean-Jacques Rousseau

Jean-Pierre Gross

RÉFÉRENCE

Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Éditions Tallandier, 2003, 850 p., ISBN 2-84734-098-X, 27 e.

- 1 Jean-Jacques Rousseau était-il révolutionnaire ? On connaît le passage dans l'*Émile* sur l'approche « de l'état de crise, et du siècle des révolutions » et sur les monarchies à leur déclin. Déjà, les lecteurs des deux *Discours* ont bien senti jusqu'où entraînerait la contestation de l'ordre social si l'on s'avisait d'en tirer les conséquences. Telle cette mise en accusation radicale d'un ordre issu de l'injustice et du droit du plus fort, fondé sur l'inégalité des richesses et étayé par une théologie au service d'un pouvoir dont elle attend en retour soutien et bénéfice. Si un tel ordre est inacceptable et s'il est exclu de rentrer dans l'état de nature, quelle autre issue logique qu'un bouleversement – c'est-à-dire une révolution faisant table rase du passé pour instaurer un ordre nouveau ? Mais Rousseau, qui a toutes les apparences d'un séditieux et d'un impie, est rarement logique avec lui-même. On aurait en effet du mal à découvrir chez lui un appel à la révolte, et surtout à l'insurrection armée. À Genève, en 1737, lorsqu'il voit, pendant les troubles, un père et un fils aller combattre dans des rangs opposés, il jure « de ne tremper jamais dans aucune guerre civile ». N'écrit-il pas, le 27 septembre 1766 : « À mon avis le sang d'un seul homme est d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre humain » - une phrase qu'on ne manquera pas de jeter un jour aux Montagnards ? Dès sa réponse au roi Stanislas, en 1751, il a prévenu que quand bien même « quelque grande révolution » venait à renverser l'existant, elle « serait presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir ».
- 2 Si la pensée rousseauiste est naturellement révolutionnaire, c'est parce qu'elle se fonde, non sur un appel à la révolte ou aux réformes, mais sur un *devoir-être*. Chez Rousseau, comme le souligne son nouveau biographe, la notion de *droit* l'emporte sur les *faits*, ou plutôt il exige d'examiner « les faits par le droit », selon la formule du *Discours sur*

l'inégalité. De là le radicalisme du *Contrat social*, où il écrit : « Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux ». De la légitimité du droit se déduit ainsi, comme malgré lui, la légitimité de la révolution. Nul compromis possible dans cette pensée. Moins intransigeants, mais plus réalistes, les philosophes luttent pour grignoter un à un les abus, alors que Rousseau n'envisage qu'une société alternative, non pas améliorée, mais radicalement autre. En ce sens, il fut bien le « fauteur du cataclysme » (p. 758), un « agitateur dangereux », selon Mably, un penseur qui caresse, au dire de David Hume, un « dessein séditieux », qui fait vivre les magistrats « dans la peur mortelle d'être massacrés par la populace » (pp. 598-590). Incontestablement, Rousseau parut coupable aux yeux de ses contemporains du crime politique le plus grave : exciter la sédition dans sa patrie.

- 3 Cette biographie exhaustive, qui est en premier lieu celle d'un critique littéraire (et d'un connaisseur de la musique française et italienne), est néanmoins particulièrement riche en réflexions sur le rôle politique joué par Rousseau dans son siècle. Dans un style imagé, qui passe allègrement du ton familier au registre lyrique, mais sans jamais esquiver les interrogations fondamentales, elle met en lumière les contradictions de sa pensée et de ses prises de position, qui contribuèrent à la fois à sa renommée et à l'exaspération et de ses amis (Diderot) et de ses adversaires, au premier rang desquels Voltaire, qui finit par le traiter de fou à lier. Comment concilier, en effet, amour de l'égalité et nostalgie régressive, souci de perfectibilité et méfiance du progrès, individualisme et paternalisme, condamnation des hiérarchies sociales et fréquentation des grands de ce monde ? Ces contradictions, entre autres, nombreuses mais fécondes, expliquent aussi l'énorme influence que Rousseau exerça sur son époque et sur la décennie révolutionnaire, ainsi que sur la pensée politique contemporaine. Elles font mieux comprendre les difficultés inhérentes, et non résolues, de la théorie de la démocratie moderne. Père spirituel de la Terreur, « terrible auxiliaire de tous les genres de despotisme » (Benjamin Constant), inventeur de la démocratie totalitaire pour les uns, ancêtre du goulag pour les autres, l'auteur du *Contrat social*, qui se voulait apôtre de la liberté, se rendait-il bien compte qu'il rédigeait un « bréviaire de la tyrannie », un « manuel des séditieux » ? Exemple : la volonté générale, qui a fait couler beaucoup d'encre. « Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale [écrit-il] y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose, sinon qu'on le forcera d'être libre ». Mais assistons-nous, se demande Raymond Trousson, au naufrage de la démocratie, au surgissement d'une dictature jacobine (p. 458) ? Non certes, puisque l'être d'exception, le génie supérieur qu'est le législateur, saura rédiger des lois conformes à la volonté générale, puisque la législation fera des hommes libres et égaux : libres, parce que sans liberté, il n'est pas de dignité ; égaux, parce que sans égalité, il n'est pas de liberté. Rousseau est bien le père de la démocratie moderne.
- 4 Mais à vrai dire, devenu référence idéale, son nom sert toutes les tendances. Tous les révolutionnaires, sans exception ou presque, se réclament de sa pensée. Il y a un Rousseau monarchien ou feuillant, girondin à la mode de Mme Roland, un Rousseau jacobin à la Robespierre, un Rousseau communiste à la Babeuf. Charlotte Corday, dévote de Jean-Jacques, n'en assassine pas moins Marat, autre admirateur. Mais cela ne va pas sans distorsion, écrit Raymond Trousson. Ainsi, le rousseauisme des Girondins est en partie vidé de son contenu démocratique, Brissot ou Mme Roland ne partageant guère les vues de Rousseau sur la propriété, l'égalité sociale, le commerce ou le rôle de l'État. Jean-Jacques, au moins pendant un certain temps, sert aussi la propagande des

conservateurs, nourrit le discours réactionnaire qui se complaît à dénoncer le changement radical et met en valeur le « vrai » Rousseau trahi par la Révolution, défenseur de l'ordre et de la monarchie. Ainsi, en 1790, Charles-François Lenormant va jusqu'à rédiger un *J.-J. Rousseau aristocrate* (p. 751). Il n'est pas sans intérêt que la grande cérémonie rousseauiste qui consacre son apothéose sous la Convention thermidorienne, lors de l'entrée de sa dépouille au Panthéon, sonne aussi le glas du club des Jacobins. Sa *résurrection*, chantée par Marie-Joseph de Chénier sur une musique de Gossec sert de prétexte à une réconciliation générale. Et une gravure de Geissler nous le présente coiffé de son bonnet d'Arménien, sortant de son tombeau comme un nouveau Christ.

- 5 Donc, incontestablement, l'impact de Rousseau sur la Révolution française fut énorme, profond, incalculable. Ses propos les plus divers sont portés aux nues, son langage et sa manière de penser surtout s'introduisent dans la rhétorique révolutionnaire, font corps avec elle, on l'intègre presque inconsciemment dans le discours politique, sans même se réclamer de lui, on le cite sans le nommer, sachant que chacun le connaît déjà par cœur (c'est le cas chez Robespierre, Lakanal, Cambacérès...). En l'an II, certains grands thèmes rousseauistes sont assimilés au credo républicain, tels la religion civile, la référence à l'Évangile, l'égalité morale, la formation du citoyen ; des éléments très concrets de sa pensée économique servent constamment de repères, tels l'autosuffisance alimentaire, la création de greniers publics, le mépris de l'argent, l'inégalité des fortunes, la nécessité de l'impôt progressif, l'utilité des corvées, le droit de propriété, la limitation du droit d'acquiescer. De toute évidence, l'œuvre de Rousseau a servi de creuset d'où jaillirent les premières étincelles de la démocratie française. Les travaux de Roger Barny l'ont amplement démontré, et les recherches de Raymond Trousson viennent le confirmer.
- 6 On reste donc perplexe devant la remise en cause actuellement en vogue, issue des travaux de Roger Chartier et de Robert Darnton, selon laquelle l'influence de Rousseau aurait été indûment gonflée et exagérée. Si, d'un côté, les livres, dénués de tout rôle direct, sont réduits indifféremment à un traitement statistique, à l'exemple des moyens de contraception, s'il n'existe aucune convergence entre intention de l'auteur et réceptivité du lecteur ; et si de l'autre, les grands maîtres du siècle des Lumières sont désacralisés au profit de la littérature du « ruisseau », libelles politiques et écrits séditeux ou pornographiques ; alors, effectivement, la popularité de Jean-Jacques Rousseau aurait été sérieusement surestimée. Toutefois, un chercheur américain, James Swenson, vient d'apporter un vigoureux démenti à cette thèse. Dans son ouvrage *On Jean-Jacques Rousseau considered as One of the First Authors of the Revolution* (Stanford, 2000), titre calqué sur celui du livre de Louis-Sébastien Mercier paru en 1791 (*De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*), Swenson donne la réplique à Chartier et à Darnton en soulignant que le *Contrat social*, à lui seul, connu au moins 28 éditions avant 1789, sans compter 12 éditions des œuvres complètes, et qu'entre 1790 et 1795, le *Contrat social* fit l'objet de 11 éditions autonomes et de 14 dans des ouvrages mixtes, abstraction faite de plusieurs recueils d'écrits politiques de Rousseau. En nombre de volumes publiés, Rousseau arrive en tête de liste de tous les auteurs du XVIII^e siècle. Comme le souligne à juste titre Daniel Gordon dans son compte rendu des travaux de Swenson (*Journal of Modern History*, mars 2003), Rousseau et ses lecteurs sont à placer au premier rang de toute enquête sur les origines et la nature même de la Révolution.

- 7 À la lumière de ce contentieux, on comprendra tout l'intérêt de l'ouvrage très pondéré de Raymond Trousson, qui vient couronner un véritable foisonnement d'études récentes sur Rousseau, et de rééditions de ses œuvres, surtout en langue anglaise (on retiendra les noms de Georg Cavallar, Graeme Garrard, Eugene L. Stelzig, Christopher Kelly, Susan Dunn, Tzvetan Todorov, Biancamaria Fontana), études qui témoignent de l'importance de sa pensée en tant que père de la théorie de la démocratie moderne, et de ses contradictions internes !
- 8 On se réjouit de surcroît à l'annonce du prochain livre de Monique et Bernard Cottret, consacré à l'activité politique de Jean-Jacques Rousseau à Genève, en Savoie, à Venise, en France, en Angleterre, et basé sur des sources jusqu'ici peu exploitées, telles que les archives locales genevoises, la presse londonienne ou encore la correspondance de Choiseul. Raymond Trousson fait valoir dans sa biographie que si Rousseau souffrit d'un « complexe de persécution », voire même d'une véritable paranoïa à l'égard du parlement de Paris, ou des calvinistes de Genève, ou encore vis-à-vis de Hume et de Walpole, il fut vivement critiqué et poursuivi sans relâche en raison même de son *engagement* politico-religieux, autrement dit, que sa persécution fut une réalité. Mais s'il y eut *persécution*, il y eut aussi *protection* de la part des grands seigneurs que Rousseau prétendait haïr, mais qu'il fréquentait assidûment : le maréchal et madame de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, le prince de Conti, Malesherbes, directeur de la Librairie, qui occupait une place importante dans les milieux parlementaires, à forte composante janséniste. Or, Raymond Trousson nous montre que la noblesse éclairée, sinon frondeuse du moins opposée à l'absolutisme royal, et qui se donnait volontiers des airs républicains, a sciemment utilisé Rousseau comme instrument de réforme institutionnelle (p. 509), et que celui-ci prêta aimablement à ce jeu sa renommée et son prestige d'écrivain engagé. Il semblerait, en outre, que, dès avant 1768, année cruciale tant pour la Corse que pour la Pologne, Rousseau joua de plein gré un rôle diplomatique officieux dans les relations de ces deux pays avec la monarchie française ; qu'il s'impliqua profondément dans la *realpolitik*, qu'il se délecta dans ce rôle et qu'en conséquence sa personne devint un enjeu non négligeable de la politique étrangère française. Son refuge en Angleterre, par exemple, fut compris comme un acte politique, qui mettait en jeu les relations entre les deux monarchies. Le renouveau des recherches rousseauistes nous permettra prochainement de mesurer l'ampleur de l'engagement de Jean-Jacques dans son siècle, car, de toute évidence, tout n'a pas encore été dit sur les multiples facettes de son action, et de son génie.